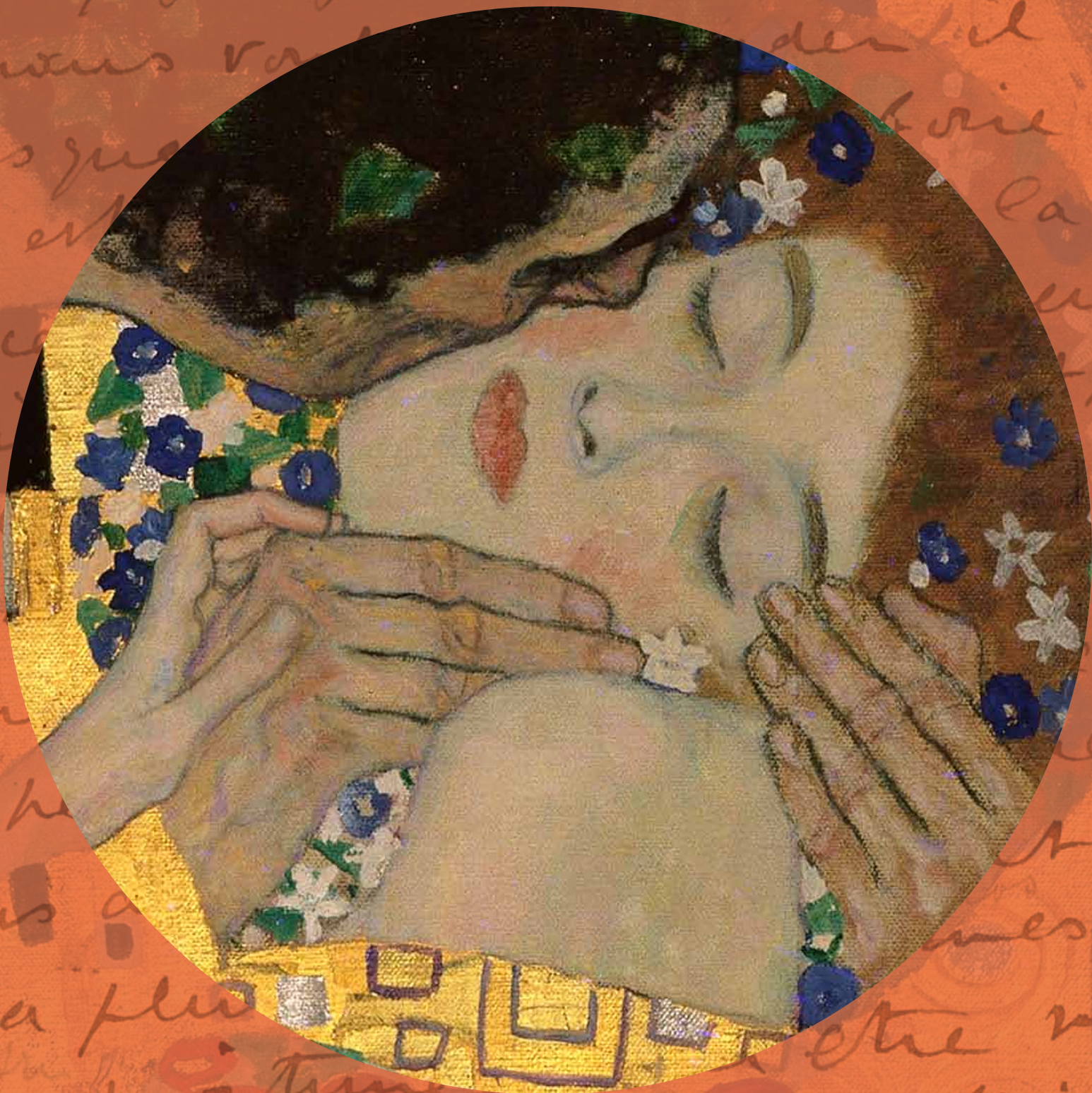


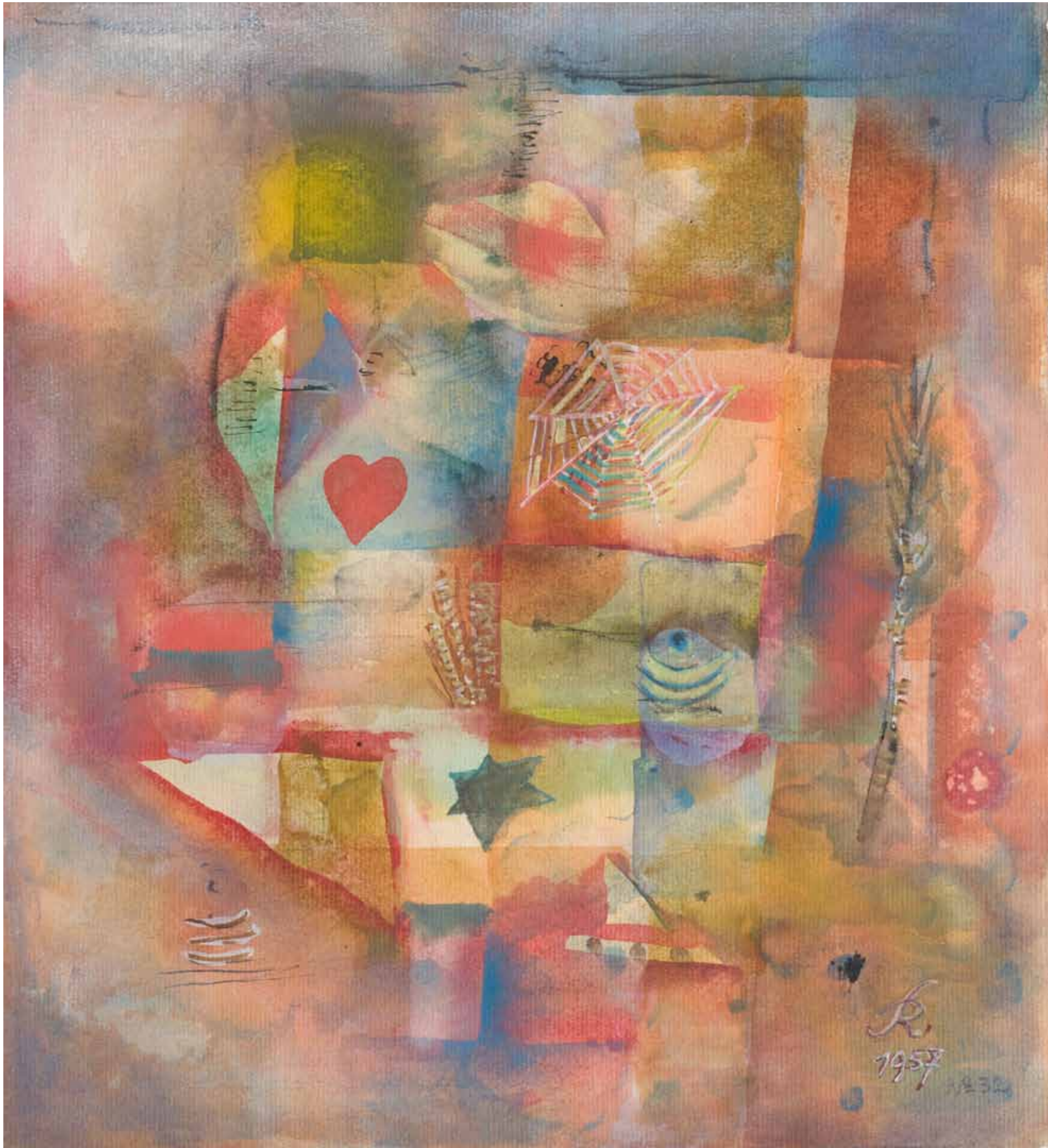
Une anthologie réunie par
Daniel Bergez



Écrire l'amour

De l'Antiquité à Marguerite Duras

CITADELLES
&
MAZENOD



Écrire l'amour

De l'Antiquité à Marguerite Duras

Du *Cantique des cantiques* de la Bible à *L'Amant* de Marguerite Duras, le thème de l'amour convoque presque toute l'histoire de la littérature en Occident. Il tisse à travers les siècles des échos multiples entre Virgile et Hugo, Euripide et Racine, Madame de La Fayette et Proust, Shakespeare et Jean Cocteau... Si elles célèbrent le bonheur d'aimer, la jouissance et le plaisir des sens, ces œuvres montrent aussi à quel point l'amour se lie avec la mort, la douleur et le désespoir de vivre.

Ces textes sont des poèmes d'adoration ou de plainte amoureuse, des lettres intimes, des scènes théâtrales ou romanesques de séduction ou de dépit, des moments d'exaltation ou de fureur tragique. Souvent l'intensité de l'émotion porte le langage jusqu'à un point d'incandescence inouï. Même si la palette des registres et des formes littéraires est d'une exceptionnelle diversité, on y entend toujours l'écho d'une vérité intime, profonde et unique, dans laquelle le lecteur entre comme par effraction.

Ce livre montre à quel point, depuis l'Antiquité, la littérature a fait de l'amour un thème privilégié, modulé au gré des époques (l'inconscient prenant la place de l'antique dieu Amour), mais d'une rare constance autour de grands motifs et d'images qui restent des matrices fécondes de notre sensibilité. La riche iconographie qui accompagne les textes (des enluminures médiévales à Jim Dine, en passant par Cranach, Titien, Poussin, Watteau, Boucher, Gérard, Moreau, Rossetti...) amplifie et prolonge ces résonances de l'imaginaire amoureux dans un dialogue suggestif entre la littérature et la peinture.

Ci-contre
Hans Reichel
Poème (détail)
1957, aquarelle sur papier, 26 x 24 cm
Colmar, musée d'Unterlinden

En couverture
Gustav Klimt
Le Baiser (détail)
1906-1908, huile sur toile, 180 x 180 cm
Vienne, Österreichische Galerie Belvedere

Sommaire



Ci-dessus
Francesco Mazzola, dit Parmesan
Amour bandant son arc
1534-1539, huile sur bois, 135,5 × 65 cm
Vienne, Kunsthistorisches Museum,
Gemäldegalerie

Page de droite
François Gérard
Psyché et l'Amour
1798, huile sur toile, 186 × 132 cm
Paris, musée du Louvre

L'ANTIQUITÉ

La Bible
Homère
Sappho
Théocrite
Aristophane
Euripide
Longus
Ovide
Plaute
Catulle
Virgile

MOYEN ÂGE ET RENAISSANCE

Saint Augustin
Tristan et Iseut
Héloïse et Abélard
Marie de France
Dante Alighieri
Charles d'Orléans
Pétrarque
Chrétien de Troyes
Guillaume de Lorris et Jean de Meung
Sainte Thérèse d'Ávila
Clément Marot
Maurice Scève
Louise Labé
Marguerite de Navarre
Pierre de Ronsard
Théodore Agrippa d'Aubigné
Amadis Jamyn
Guillaume du Sable
William Shakespeare

L'ÉPOQUE CLASSIQUE

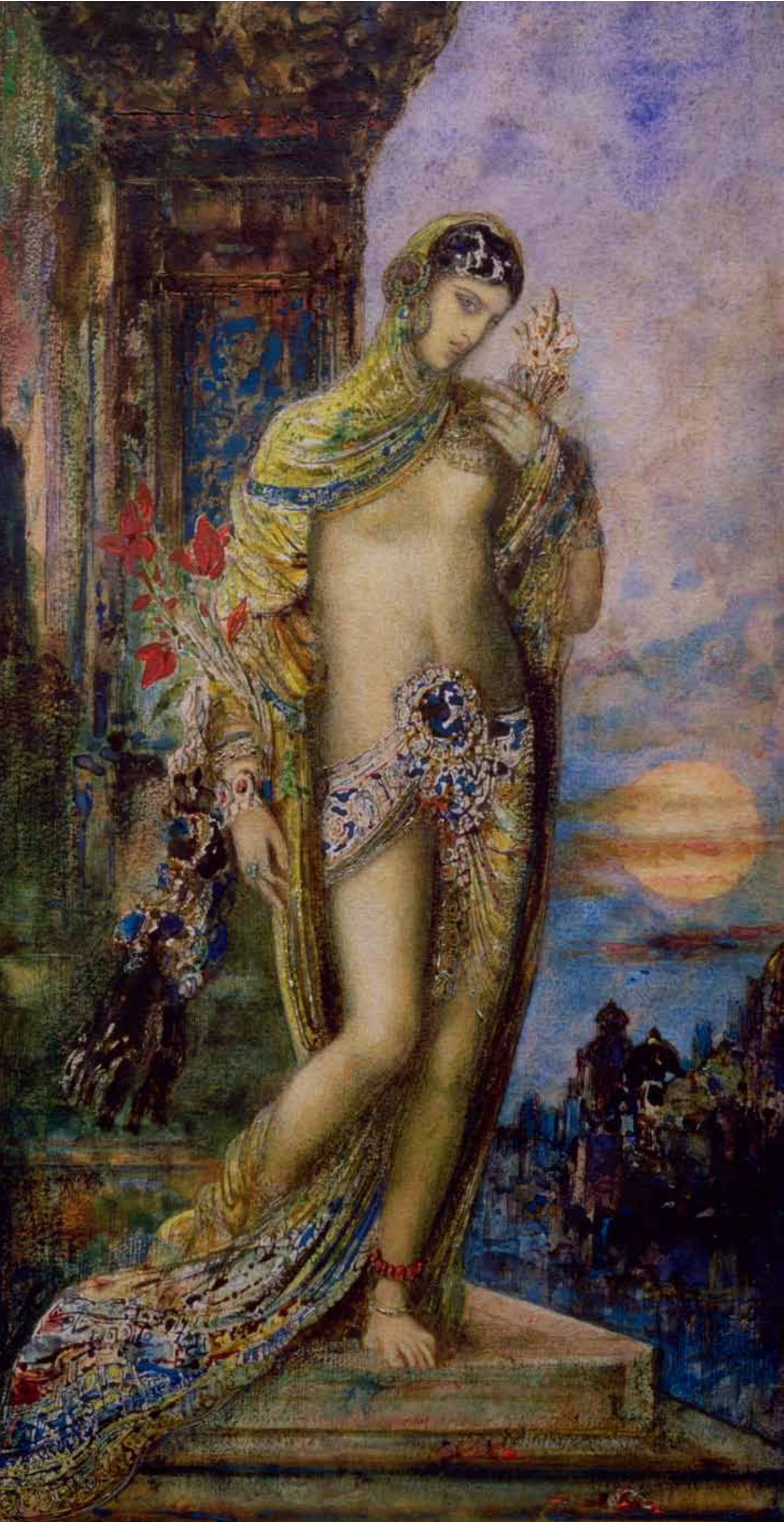
Honoré d'Urfé
Madeleine de Scudéry
Jean Racine
Jean de La Fontaine
Molière
Madame de La Fayette
Gabriel de Guilleragues
Madame de Sévigné
François de La Rochefoucauld
Charles de Montesquieu
Pierre de Marivaux
Abbé Prévost
Denis Diderot
Jean-Jacques Rousseau
Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre

Pierre Augustin Caron de Beaumarchais
Nicolas Edme Restif de la Bretonne
Pierre Choderlos de Laclos
Sade

L'ÂGE MODERNE

Percy Bysshe Shelley
Johann Wolfgang von Goethe
Jane Austen
Emily Brontë
François René de Chateaubriand
Alfred de Vigny
Victor Hugo
Alfred de Musset
Stendhal
Gérard de Nerval
Honoré de Balzac
Charles Baudelaire
Paul Verlaine
Léon Tolstoï
Gustave Flaubert
Guy de Maupassant
Tristan Corbière
Maurice Maeterlinck
Edmond Rostand
Georges Feydeau
Paul Claudel
David Herbert Lawrence
Alain-Fournier
Guillaume Apollinaire
Raymond Radiguet
Marcel Proust
Paul Valéry
Colette
Henry de Montherlant
André Malraux
Jean Giraudoux
Jean Anouilh
Jean-Paul Sartre
Jean Genet
Saint-John Perse
Jean Cocteau
André Breton
Louis Aragon
Paul Éluard
Jacques Prévert
René Char
Albert Cohen
Michel Leiris
Albertine Sarrazin
Nathalie Sarraute
Marguerite Duras





Que ton amour est délicieux,
plus pur que le vin !
Et l'arôme de tes parfums,
plus que tous les baumes !

Gustave Moreau
Le Cantique des cantiques : La Sulamite
1893, aquarelle, 38,7 × 31,9 cm
Kurashiki (Japon), Ohara Museum of Art

Page de droite
Gustave Moreau
Le Cantique des cantiques : La Sulamite
Vers 1852, huile sur toile, 115 × 104 cm
Paris, musée Gustave Moreau

LE BIEN-AIMÉ.
Que tu es belle, ma bien-aimée,
que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes,
derrière ton voile,
tes cheveux comme un troupeau de chèvres,
ondulant sur les pentes du mont Galaad.
Tes dents, un troupeau de brebis tondues
qui remontent du bain.
Chacune a sa jumelle
et nulle n'en est privée.
Tes lèvres, un fil d'écarlate,
et tes discours sont ravissants.
Tes joues, des moitiés de grenades,
derrière ton voile.
Ton cou, la tour de David,
bâtie par assises.
Mille rondaches y sont suspendues,
tous les boucliers des preux.
Tes deux seins, deux faons,
jumeaux d'une gazelle,
qui paissent parmi les lis.

Avant que souffle la brise du jour
et que s'enfuient les ombres,
j'irai à la montagne de la myrrhe,
à la colline de l'encens.

Tu es toute belle, ma bien-aimée,
et sans tache aucune !

Viens du Liban, ô fiancée,
viens du Liban, fais ton entrée,
Abaisse tes regards, des cimes de l'Amana,
des cimes du Sanir et de l'Hermon,
repaire des lions,
montagnes des léopards.

Tu me fais perdre le sens,
ma sœur, ô fiancée,
tu me fais perdre le sens
par un seul de tes regards,
par un anneau de ton collier !
Que ton amour a de charmes,
ma sœur, ô fiancée.
Que ton amour est délicieux, plus pur
que le vin !
Et l'arôme de tes parfums,
plus que tous les baumes !
Tes lèvres, ô fiancée,
distillent le miel vierge.
Le miel et le lait
sont sous ta langue ;



et le parfum de tes vêtements
est comme le parfum du Liban.

[...]

LA BIEN-AIMÉE.
Je dors, mais mon cœur veille.
J'entends mon bien-aimé qui frappe.
« Ouvre-moi, ma sœur, mon amie,
ma colombe, ma parfaite !
Car ma tête est couverte de rosée,
mes boucles, des gouttes de la nuit. »

– « J'ai ôté ma tunique,
comment la remettrais-je ?
J'ai lavé mes pieds,
comment les salirais-je ? »
Mon bien-aimé a passé la main par la fente,
et pour lui mes entrailles ont frémi.
Je me suis levée
pour ouvrir à mon bien-aimé,

et de mes mains a dégoutté la myrrhe,
de mes doigts la myrrhe vierge,
sur la poignée du verrou.

J'ai ouvert à mon bien-aimé,
mais, tournant le dos, il avait disparu !
Sa fuite m'a fait rendre l'âme.
Je l'ai cherché, mais ne l'ai point trouvé,
je l'ai appelé, mais il n'a pas répondu !
Les gardes m'ont rencontrée,
ceux qui font la ronde dans la ville.
Ils m'ont frappée, ils m'ont blessée,
ils m'ont enlevé mon manteau,
ceux qui gardent les remparts.

Je vous en conjure,
filles de Jérusalem,
si vous trouvez mon bien-aimé,
que lui déclarerez-vous ?
Que je suis malade d'amour.

« Le Cantique des cantiques », Bible de Jérusalem.

*Douces reliques, tant que les destins, tant qu'un dieu le souffraient,
recevez mon âme et délivrez-moi de mes peines...*

Elle brûle, l'infortunée Didon, et par toute la ville erre, hors d'elle-même. Telle, frappée d'une flèche, la biche parmi les forêts de la Crète : le pâtre qui la poursuivait de ses traits l'a blessée de loin, l'imprudente, lui laissant son fer empenné, sans le savoir ; elle, dans sa fuite, court à travers les bois et les gorges du Dicté ; le roseau mortel lui reste dans le flanc. Tantôt, dans l'enceinte des remparts elle conduit Énée avec soi, lui montre avec orgueil les richesses sidoniennes, une ville qui l'attend, elle commence à parler et brusquement s'arrête ; tantôt, quand le jour tombe elle veut retrouver le même banquet, elle demande, dans son délire, à entendre encore les malheurs d'Ilion, suspendue encore aux lèvres du narrateur. Puis quand les hôtes sont partis, quand à son tour la lune qui se voile amortit son éclat, que les astres déclinant invitent au sommeil, seule dans la maison vide elle est triste et sur les lits abandonnés s'étend : absente, absent, elle le voit, elle l'écoute ou dans ses bras retient Ascagne, captive de la ressemblance de son père, tentant de donner le change à un amour qu'elle ne saurait nommer. Plus ne s'élèvent les tours commencées, plus ne s'exerce aux armes la jeunesse, on ne travaille plus aux bassins du port, aux bastions avancés qui repousseraient la guerre ; les ouvrages délaissés restent suspendus, murs qui dressaient leurs puissantes menaces et tout un appareil élevé jusqu'aux cieux.

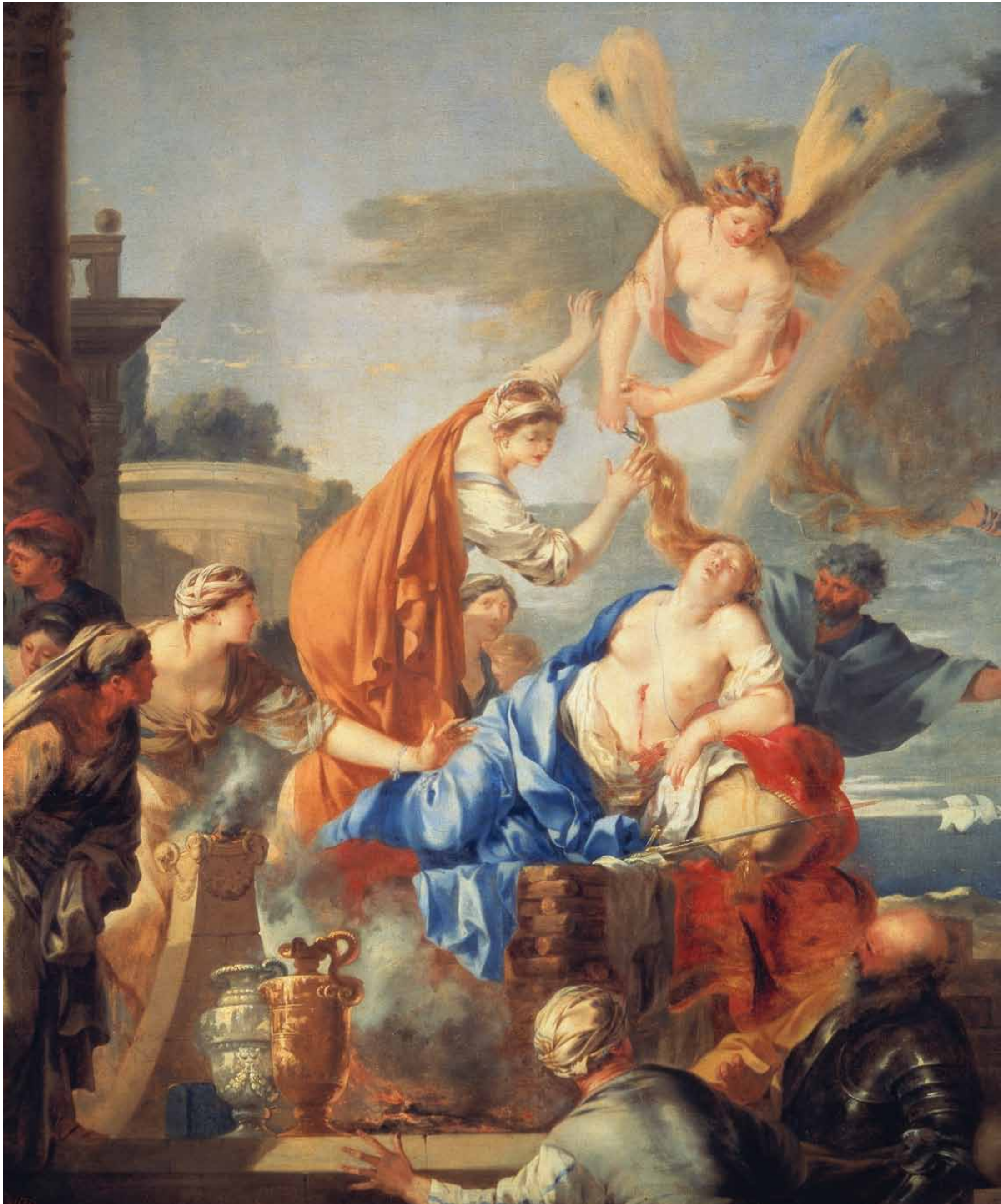
[...]

Sébastien Bourdon
La Mort de Didon
1637-1640, huile sur toile, 158 × 136 cm
Saint-Petersbourg, musée de l'Ermitage

Mais Didon, éperdue, affolée par son affreuse entreprise, jetant çà et là un regard ensanglanté, les joues frissonnantes et semées de taches, pâle de la mort toute proche, se précipite dans la cour intérieure, monte, égarée, sur le haut du bûcher, tire l'épée dardanienne – un cadeau : ce n'est pas à cette fin qu'elle l'avait demandé ! Ici, après qu'elle eut regardé les vêtements troyens, la couche familière, s'attardant un moment aux larmes et à la pensée, elle se jeta sur le lit et prononça les paroles de l'adieu : « Douces reliques, tant que les destins, tant qu'un dieu le souffraient, recevez mon âme et délivrez-moi de mes peines. J'ai vécu, j'ai conduit à son terme la course que m'avait ouverte la fortune et maintenant une grande image de moi va descendre sous la terre. J'ai fondé une ville sans égale, j'ai vu des murs qui étaient à moi, j'ai vengé mon époux, assuré le châtimement d'un frère devenu notre ennemi ; heureuse, hélas ! trop heureuse si seulement les vaisseaux dardiens n'avaient jamais touché nos rivages. » Elle dit, et pressant sa bouche sur le lit : « Nous mourons sans vengeance, mais mourons. Oui, c'est bien ainsi qu'il me plaît de descendre chez les ombres. Que de la haute mer le Dardanien, le cruel, emplisse ses yeux de ce feu, qu'il emporte avec soi l'augure de notre mort. »

Elle avait dit et avant qu'elle n'achève, ses servantes la voient retombée sur le fer, l'épée couverte d'une écume de sang, ses mains sans vie. Une clameur se répand dans les hautes salles ; à travers la ville ébranlée, la Renommée conduit sa bacchanale ; lamentations, gémissements, cris de femmes font frémir les demeures, l'éther résonne d'immenses plaintes ; on dirait qu'à l'entrée des ennemis Carthage entière ou l'antique Tyr croulent, que les flammes furieuses roulent sur les toits des hommes et des dieux.

L'Énéide, IV, entre 29 et 19 av. J.-C.



*Ainsi mêlant nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.*

Je vis, je meurs : je me brûle et me noie.
J'ai chaud extrême en endurant froidure :
La vie m'est et trop molle et trop dure.
J'ai grands ennuis entremêlés de joie :

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure :
Mon bien s'en va, et à jamais il dure :
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène :
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis quand je crois ma joie être certaine,
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.
Sonnets (8), 1555.

Baise m'encor, rebaise moi et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las, te plains-tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres douxereux.
Ainsi mêlant nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soi et son ami vivra.
Permetts m'Amour penser quelque folie :

Toujours suis mal, vivant discrètement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.
Sonnets (18), 1555.

Lambert Sustris
Vénus et l'Amour
Vers 1550, huile sur toile, 132 × 184 cm
Paris, musée du Louvre



Madame de La Fayette

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'estoit alors en ce prince.

Il trouva qu'il y avoit eu de la folie, non pas à venir voir Mme de Clèves sans en estre vu, mais à penser de s'en faire voir; il vit tout ce qu'il n'avoit point encore envisagé. Il luy parut de l'extravagance dans sa hardiesse de venir surprendre, au milieu de la nuit, une personne à qui il n'avoit encore jamais parlé de son amour. Il pensa qu'il ne devoit pas prétendre qu'elle le voulust écouter, et qu'elle auroit une juste colère du péril où il l'exposoit par les accidents qui pouvoient arriver. Tout son courage l'abandonna, et il fust prest plusieurs fois à prendre la résolution de s'en retourner sans se faire voir. Poussé néanmoins par le désir de luy parler, et r'asseuré par les espérances que luy donnoit tout ce qu'il avoit vu, il avança quelques pas, mais avec tant de trouble qu'une écharpe qu'il avoit s'embarassa dans la fenestre, en sorte qu'il fit du bruit. Mme de Clèves tourna la teste, et, soit qu'elle eust l'esprit remply de ce prince, ou qu'il fust dans un



Titien
Portrait d'homme aux yeux bleu-gris
1520, huile sur toile, 111 x 96,8 cm
Florence, Galeria Palatina

Titien
Portrait dit « La Bella » (détail)
1536-1537, huile sur toile, 100 x 76 cm
Florence, Galeria Palatina

lieu où la lumière donnoit assez pour qu'elle le pust distinguer, elle crut le reconnoistre et sans balancer ni se retourner du côté où il estoit, elle entra dans le lieu où estoient ses femmes. Elle y entra avec tant de trouble qu'elle fut contrainte, pour le cacher, de dire qu'elle se trouvoit mal; et elle le dit aussi pour occuper tous ses gens et pour donner le temps à M. de Nemours de se retirer. Quand elle eut fait quelque réflexion, elle pensa qu'elle s'estoit trompée et que c'estoit un effet de son imagination d'avoir cru voir M. de Nemours. Elle sçavoit qu'il estoit à Chambort; elle ne trouvoit nulle apparence qu'il eust entrepris une chose si hazardeuse; elle eut envie plusieurs fois de rentrer dans le cabinet et d'aller voir dans le jardin si il y avoit quelqu'un. Peut-estre souhaitoit-elle, autant qu'elle le craignoit, d'y trouver M. de Nemours; mais enfin la raison et la prudence l'emportèrent sur tous ses autres sentimens, et elle trouva qu'il valoit mieux demeurer dans le doute où elle estoit que de prendre le hazard de s'en éclaircir. Elle fut longtemps à se résoudre à sortir d'un lieu dont elle pensoit que ce prince estoit peut-estre si proche, et il estoit quasi jour quand elle revint au château.

M. de Nemours estoit demeuré dans le jardin tant qu'il avoit vu de la lumière; il n'avoit pu perdre l'espérance de revoir Mme de Clèves, quoyqu'il fust persuadé qu'elle n'étoit sortie que pour l'éviter; mais voyant qu'on fermoit les portes, il jugea bien qu'il n'avoit plus rien à espérer. Il vint reprendre son cheval tout proche du lieu où attendoit le gentilhomme de M. de Clèves. Ce gentilhomme le suivit jusqu'au mesme village, d'où il estoit party le soir. M. de Nemours se résolut d'y passer tout le jour, afin de retourner la nuit à Colomiers, pour voir si Mme de Clèves auroit encore la cruauté de le fuir, ou celle de ne se pas exposer à estre veue; quoyqu'il eust une joye sensible de l'avoir trouvée si remplie de son idée, il estoit néanmoins très affligé de luy avoir vu un mouvement si naturel de le fuir.

La passion n'a jamais été si tendre et si violente qu'elle l'estoit alors en ce prince. Il s'en alla sous des saules, le long d'un petit ruisseau qui couloit derrière la maison où il estoit caché. Il s'éloigna le plus qu'il luy fut possible, pour n'estre vu ni entendu de personne; il s'abandonna aux transports de son amour et son cœur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes; mais ces larmes n'étoient pas de celles que la douleur seule fait répandre, elles estoient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour.

La Princesse de Clèves, 1678.





... tu dois être charmée que ce garçon s'en aille;
car il t'aime, et cela t'importune assurément.

MARIO : Quoi ! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

SILVIA, avec feu : Que vos discours sont désobligeants ! m'a dégoûtée de lui ! dégoûtée ! J'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose ; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO : Pour le coup, c'est toi qui es étrange. À qui en as-tu donc ? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive ? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

SILVIA : Courage, mon frère ! Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? Avez-vous des visions ?

MONSIEUR ORGON : Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître et, « madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère que j'en suis encore toute surprise ». C'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée, mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA : L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO : Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA : Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise ! Un moment après, un mauvais esprit raisonne ; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ! Mon parti ! J'ai donc bien besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ! On peut donc mal interpréter ce que je fais ! Mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t-on ? Instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est sérieux. Me joue-t-on ? se moque-t-on de moi ? Je ne suis pas tranquille.

MONSIEUR ORGON : Doucement donc !

SILVIA : Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc ! des surprises, des conséquences ! Eh ! qu'on s'explique ! que veut-on dire ? On accuse ce valet, et on a tort ; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore ? Je suis outrée !

MONSIEUR ORGON : Tu te retiens, ma fille ; tu aurais grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux ; il n'y a que ce valet qui soit suspect ici. Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA : Quel malheureux déguisement ! Surtout que Lisette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

MONSIEUR ORGON : Tu la verras, si tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille ; car il t'aime, et cela t'importune assurément.



SILVIA : Je n'ai point à m'en plaindre ; il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO : Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

MONSIEUR ORGON : Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas ?

SILVIA, à part : J'étouffe !

MARIO : Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté : « Volontiers » ; sans quoi il y serait encore.

SILVIA : L'heureuse apostille, mon frère ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà, parlons sérieusement, quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte ?

MONSIEUR ORGON : La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO : Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA : Pourquoi, grâce ? Et moi, je veux qu'il sorte.

MONSIEUR ORGON : Son maître en décidera ; allons-nous-en.

MARIO : Adieu, adieu, ma sœur ; sans rancune !

Le Jeu de l'amour et du hasard, acte II, scène II, 1730.

Nicolas Lancret
La Servante justifiée
1735-1739, huile sur cuivre,
28 x 36 cm
New York, The Metropolitan
Museum of Art

Page de gauche
François Boucher
La Belle Cuisinière
Avant 1735, huile sur toile,
55,5 x 43,2 cm
Paris, musée Cognacq-Jay



L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même.

Ses regards, le lendemain, quand il revit Mme de Rênal, étaient singuliers : il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille, firent perdre la tête à Mme de Rênal : elle avait été bonne pour lui, et il paraissait fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de Mme Derville permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempait son âme.

Il abrégéa beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de Mme de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permit ce soir-là que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre le cœur de Julien d'une façon singulière. La nuit vint. Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel chargé de gros nuages, promenés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête. Les deux amies se promenèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

On s'assit enfin, Mme de Rênal à côté de Julien, et Mme Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait.

Serai-je aussi tremblant, et malheureux au premier duel qui me viendra ? se dit Julien, car il avait trop de méfiance et de lui et des autres pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à Mme de Rênal quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le jardin ! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte pour que sa voix ne fût pas profondément altérée ; bientôt la voix de Mme de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit : Au moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai chez moi me brûler la cervelle.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore, il étendit la main et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt. Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main qu'il prenait ; il la serrait avec une force convulsive ; on fit un dernier effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.



Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal, mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que Mme Derville ne s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler ; sa voix alors était éclatante et forte. Celle de Mme de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion, que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit le danger : si Mme de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis.

Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rênal, qui se levait déjà, se rassit en disant, d'une voix mourante :

– Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême : il parla, il oublia de feindre, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête à tête avec Mme de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir ; mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Le Rouge et le Noir, 1830.

Gaston de Latouche
Promenade d'automne

1896, pastel sur papier,
74,3 × 60,3 cm
Collection particulière

Page de gauche
Gaston de Latouche
Le Prétendant

1890, huile sur toile,
80 × 76 cm
Collection particulière



*D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses...*

LES BIJOUX

La très chère était nue, et, connaissant mon cœur,
Elle n'avait gardé que ses bijoux sonores,
Dont le riche attirait lui donnait l'air vainqueur
Qu'ont dans leurs jours heureux les esclaves des Mores.

Quand il jette en dansant son bruit vif et moqueur,
Ce monde rayonnant de métal et de pierre
Me ravit en extase, et j'aime à la fureur
Les choses où le son se mêle à la lumière.

Elle était donc couchée et se laissait aimer,
Et du haut du divan elle souriait d'aise
À mon amour profond et doux comme la mer,
Qui vers elle montait comme vers sa falaise.

Les yeux fixés sur moi, comme un tigre dompté,
D'un air vague et rêveur elle essayait des poses,
Et la candeur unie à la lubricité
Donnait un charme neuf à ses métamorphoses ;

Et son bras et sa jambe, et sa cuisse et ses reins,
Polis comme de l'huile, onduleux comme un cygne,
Passaient devant mes yeux clairvoyants et sereins ;
Et son ventre et ses seins, ces grappes de ma vigne,

S'avançaient, plus câlins que les Anges du mal,
Pour troubler le repos où mon âme était mise,
Et pour la déranger du rocher de cristal
Où, calme et solitaire, elle s'était assise.

Je croyais voir unis par un nouveau dessin
Les hanches de l'Antiope au buste d'un imberbe,
Tant sa taille faisait ressortir son bassin.
Sur ce teint fauve et brun le fard était superbe !

– Et la lampe s'étant résignée à mourir,
Comme le foyer seul illuminait la chambre,
Chaque fois qu'il poussait un flamboyant soupir,
Il inondait de sang cette peau couleur d'ambre !

Les Fleurs du Mal, 1857.

Gustave Courbet
Femme au perroquet

1866, huile sur toile,
129,5 × 195,6 cm
New York, The Metropolitan
Museum of Art

Il éveillait chez la femme une compassion et une tendresse incontrôlables, et un désir physique tout aussi incontrôlable.



Connie était amoureuse, mais elle s'arrangea pour rester assise à sa broderie, laisser les hommes bavarder, et cacher ses sentiments. Michaelis était parfait; le jeune homme qu'il avait été la veille, mélancolique, attentif et réservé, à des millions de lieues de ses hôtes, tout en leur donnant la réplique avec un laconisme mesuré, et sans jamais prendre les devants. Connie avait l'impression qu'il avait oublié la matinée. Il ne l'avait pas oubliée. Mais il connaissait sa place... toujours en dehors, la place d'un exclu de naissance. Avoir fait l'amour n'était pas pour lui quelque chose d'entièrement personnel. Il savait que le chien abandonné qu'il était, ce chien auquel tout le monde reprochait d'avoir un collier doré, n'en deviendrait pas pour autant un vrai chien de salon. Enracinée en lui était la conscience d'être vraiment un intrus, un asocial, et si Bond-Streety que fût son aspect extérieur, il était

pénétré de cette évidence. Son isolement lui était indispensable, aussi indispensable que son apparence extérieure de conformisme et de sociabilité.

Mais, à titre de réconfort et de soulagement, une passade n'était ni pour lui déplaire, ni pour le laisser indifférent. Mieux, la spontanéité d'un acte naturel l'emplissait, presque jusqu'aux larmes, d'une ardente et touchante gratitude. Sous un masque déçu, immobile et pâle, son âme d'enfant sanglotait de reconnaissance pour la femme, et brûlait de la posséder encore une fois. Et en même temps, son âme d'exclu savait qu'il fuirait ce contact.

Comme on allumait les bougies dans le hall, il trouva une seconde pour lui demander :

« Puis-je vous rejoindre ?

– C'est moi qui vous rejoindrai.

– Parfait ! »

Il l'attendit longtemps... mais elle le rejoignit.

C'était un de ces amants frémissants et nerveux, qui aboutissent rapidement à une brève jouissance. Sa nudité avait quelque chose d'enfantin, de vulnérable : une nudité d'enfant. Ses défenses tenaient tout entières dans son esprit, dans sa ruse, dans son instinct de ruse, et lorsque celui-ci sommeillait, il était doublement pareil à un enfant se débattant faiblement, dans la nudité d'une chair tendre et inachevée.

Il éveillait chez la femme une compassion et une tendresse incontrôlables, et un désir physique tout aussi incontrôlable. Ce désir, il ne le satisfaisait pas. Il jouissait toujours si vite, avant de s'abandonner sur la poitrine de la femme, recouvrant un peu de son insolence, tandis qu'elle demeurerait effarée, déçue, désorientée.

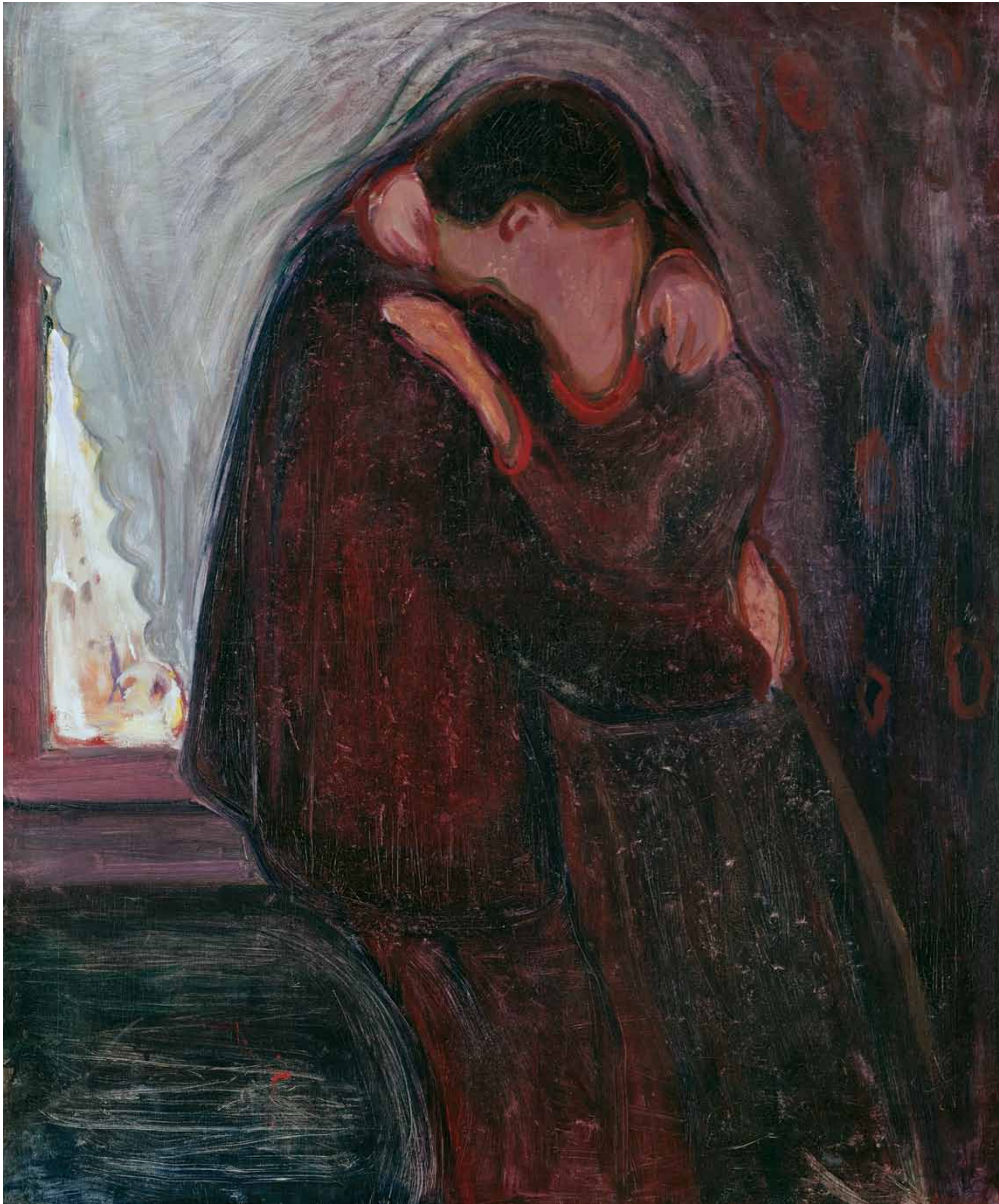
Mais elle apprit bientôt à le retenir, à le garder en elle après l'orgasme. Alors, il se montrait généreux, étrangement puissant, il restait dur à l'intérieur d'elle, se donnant à elle tandis qu'elle s'activait... avec une ardeur et une passion qui la conduisaient à l'orgasme. Et, lorsqu'il constatait le plaisir fougueux qu'elle avait pris à le sentir en elle passivement érigé et dur, il éprouvait un étrange sentiment de fierté.

« Que c'était bon », murmurait-elle, tremblante, avant de s'immobiliser en restant agrippée à lui. Et lui reposait là, dans son propre isolement, mais fier.

L'Amant de Lady Chatterley, 1928.

Edvard Munch
Cupidon et Psyché
1907, huile sur toile, 119,5 × 99 cm
Oslo, Munchmuseet

Edvard Munch
Le Baiser
1897, huile sur toile, 99 × 81 cm
Oslo, Munchmuseet





L'AMOUREUSE

Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,
Elle a la forme de mes mains,
Elle a la couleur de mes yeux,
Elle s'engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.

Elle a toujours les yeux ouverts
Et ne me laisse pas dormir.
Ses rêves en pleine lumière
Font s'évaporer les soleils,
Me font rire, pleurer et rire,
Parler sans avoir rien à dire.

Mourir de ne pas mourir, 1924.

*La courbe de tes yeux
fait le tour de mon cœur...*

La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur,
Un rond de danse et de douceur,
Auréole du temps, berceau nocturne et sûr,
Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.

Feuilles de jour et mousse de rosée,
Roseaux du vent, sourires parfumés,
Ailes couvrant le monde de lumière,
Bateaux chargés du ciel et de la mer,
Chasseurs des bruits et sources des couleurs,

Parfums éclos d'une couvée d'aurores
Qui gît toujours sur la paille des astres,
Comme le jour dépend de l'innocence
Le monde entier dépend de tes yeux purs
Et tout mon sang coule dans leurs regards.

Capitale de la douleur, 1926.

Marc Chagall

Les Amoureux

1916, huile sur carton, 69 × 55 cm
Collection particulière

Page de gauche

Marc Chagall

Anniversaire

1915, huile sur carton, 80,6 × 99,7 cm
New York, Museum of Modern Art





... la tête s'incline en arrière, la nuque s'abandonne contre les plis moelleux... La tendresse, l'acquiescement silencieux gonflent ce mouvement, il vibre, porteur de serments, de pactes secrets conclus entre eux...

Jim Dine
Small Heart Painting
1970, huile et collage sur papier, 57 x 72 cm
Collection particulière

Page de droite
Anneliese Everts
Amoureux
Vers 1945-1950, huile sur carton, 60 x 80 cm
Collection particulière

Un grand lac aux rives vaporeuses empanachées de cimes d'arbres de Fragonard, de Watteau. Fines vagues miroitantes sous la lune. Clapotis de l'eau contre les marches de marbre. Sur la terrasse, devant la basse balustrade antique, les formes sombres de gens assis, d'un homme debout qui se penche et déploie au-dessus d'une mince nuque surmontée de cheveux relevés en casque, au-dessus de frères épaules nues, un châle de laine blanche bordé de pompons. La tête à la haute coiffure se renverse légèrement en arrière, le cou s'incurve, les épaules se soulèvent en un mouvement que trace, que gonfle et tend l'acquiescement, une soumission tendre, la reconnaissance, l'abandon...

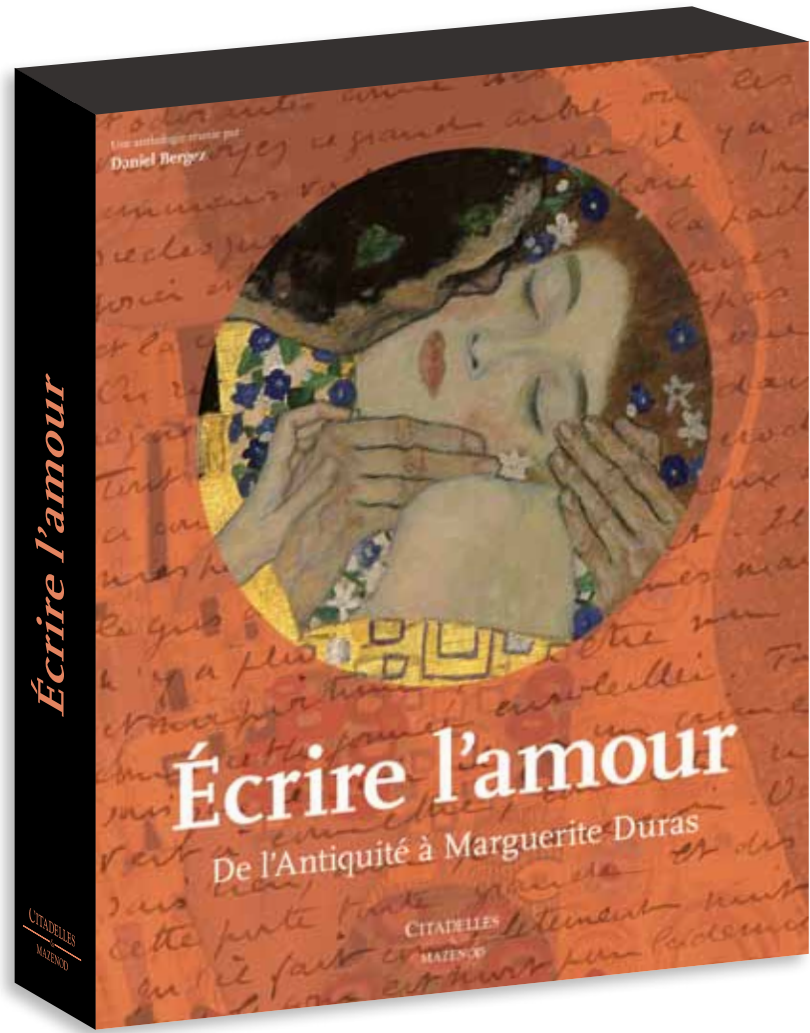
Un choc la fait sursauter, une douleur la déchire. Qu'a-t-elle touché là ? Qu'a-t-elle saisi imprudemment ? Ce mouvement du bras qui étale le manteau plié le long du dossier de la voiture, le long des replis de la capote baissée, derrière les minces épaules qui se soulèvent... la tête s'incline en arrière, la nuque s'abandonne contre les plis moelleux... La tendresse, l'acquiescement silencieux gonflent ce mouvement, il vibre, porteur de serments, de pactes secrets conclus entre eux sournoisement, là, en sa présence, sous ses yeux...

Ce geste, comme un fil électrique jusqu'ici toujours bien isolé, débranché, parfaitement inoffensif, qu'elle a maintes fois manipulé sans le moindre sentiment de danger, ce geste, comme un fil électrique soudain dénudé, branché sur un générateur puissant, la secoue, la brûle... Le cerveau parfait d'un dieu omniscient a choisi, entre tous les gestes possibles, ce geste – le meilleur conducteur pour porter, pour transmettre ce qui avec une force irrésistible la traverse de part en part et la foudroie : la naissance de l'amour.

L'angoisse de la mort lui brouille la vue, elle se débat faiblement. « Mais ce n'est pas vrai. Moi je ne crois pas » Qu'on l'aide, elle meurt, sa vie s'en va, qu'on vienne à son secours... « Je vous le demande, dites-moi quelle vérité profonde vous voyez là » Elle rassemble toutes ses forces, elle crie... « C'est faux. Moi je vous le dis. Archifaux. C'est ça, la fausse vérité des romans. Ce geste de mettre un châle sur les épaules d'une femme qui a froid, ça peut signifier mille choses... ou rien. Une simple gentillesse, sans plus... Pierre, tenez, mon mari, mais c'est quelque chose qu'il fait tout naturellement, pour n'importe qui, il se montre si attentif pour tout le monde, il est si gentil... Mais les romanciers choisissent n'importe quoi... au petit bonheur »

Les Fruits d'or, 1963.





Daniel Bergez, agrégé de l'Université, docteur d'État ès lettres et sciences humaines, est spécialiste de la littérature française et des études littéraires, auxquelles il a consacré de nombreux ouvrages : entre autres, *Éluard ou le rayonnement de l'être* (Champ Vallon), *La Poésie française du xx^e siècle* (Bordas), *Méthodes critiques pour l'analyse littéraire* (A. Colin), *Précis de littérature française* (A. Colin). Depuis dix ans, ses travaux portent sur les rapports entre littérature et peinture – *Littérature et peinture* (A. Colin), *Peindre, écrire. Le dialogue des arts* (La Martinière) – et sur les peintres : *Le Salon et ses artistes* (Hermann), *Gao Xingjian, peintre de l'âme* (Seuil). Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits dans différentes langues étrangères. Directeur de collections universitaires, critique littéraire et critique d'art, il est aussi artiste-peintre, exposé régulièrement en France, aux États-Unis, en Chine et au Japon. Daniel Bergez a reçu en 2014 le Prix de l'Institut (Académie des beaux-arts) pour son livre *Gao Xingjian, peintre de l'âme*.

Collection « Littérature illustrée »
Un ouvrage de 496 pages,
relié et semi-toilé sous coffret illustré
Format : 29 × 35 cm, 350 ill. couleur env.
ISBN : 9 782 85088 637 9
H : 20-3341-8
Publication : avril 2015

Ci-dessus
René Magritte
Les Amants
1928, huile sur toile, 54 × 73,4 cm
New York, Museum of Modern Art

Ci-contre
Simeon Solomon
Amour en automne
1866, huile sur toile, 84 × 66 cm
Londres, Barbican Art Gallery

En quatrième de couverture
Graham Dean
Baiser
1988, aquarelle sur papier, 81 × 213 cm
Collection particulière

